

BLACK EXPRESS

par Kaj Bernh. Genell

Tôt ce matin d'octobre, à 03h43, Oh, comme il était tôt, je suis descendu les escaliers de mon immeuble de location, heureux que mon genou douloureux allait mieux. De plus, il semblait que je m'étais débarrassé de ma terrible migraine, qui me hantait depuis presque six mois. Pour renforcer mon sentiment de bonheur, le Destin avait également veillé à ce qu'il n'y ait plus d'odeur de brûlé provenant de l'appartement en diagonale sous le mien. Cet appartement dépassait largement le mien en taille, qui, en comparaison, était comme un studio étudiant. Je vivais presque de manière trop économique malgré mon diplôme de Juris Doctor. En dessous, là où ça sentait le brûlé, au deuxième étage, vivait Mme Rosenstedt seule, et de nombreuses fois, j'avais dû sonner à la porte et parler à cette gentille vieille dame de l'odeur de rôti du dimanche brûlé. Eh bien. Quoi qu'il en soit. En ouvrant la porte de la nuit dans le hall d'entrée, j'ai jeté un coup d'œil rapide au petit panneau d'affichage du propriétaire pour voir s'il y avait de nouveaux gentils rappels, aux côtés des anciens incitant à une vie de balcon saine, à une salle de lavage

propre, et à des sacs poubelle bien noués. Mais tout ce que j'ai vu était un avis annonçant qu'il y aurait un nettoyage de toit. Je suis sorti dans la froide nuit d'automne sans trop y penser.

J'ai une vision positive de la vie, que ce soit par habitude ou par programmation, et je pense que si vous êtes gentils avec les gens, vous avez beaucoup plus de chances qu'ils le soient envers vous. Bien sûr, je sais que cela vous expose à plus de déceptions, et que les déceptions épuisent l'énergie.

Cependant, mon expérience est que sur le long terme, je ressens davantage de renforcement positif en retour en réaction à ma disposition joyeuse - qui ne m'est pas du tout venue naturellement - qu'à des déceptions. Par exemple, il se peut que je salue insistant et chaleureusement des personnes qui ne me saluent presque jamais en retour ou qui me regardent même de haut jusqu'à ce qu'un beau jour, je découvre qu'elles lèvent la main, font un petit geste et sourient, montrant finalement leurs dents de sagesse. Alors je peux, de mon côté, être plus qu'heureux et hocher légèrement la tête, sachant que je les ai rendues à la fois bienveillantes et confuses. La confusion est un bon début mais une mauvaise fin, comme je le dis habituellement. D'autres disent qu'il est impossible de parler de confusion initiale dans n'importe quelle circonstance. Mais j'ai un avis différent. Pensez-vous que je rigole ? Être en retard ? Je suis jeune et libre comme un oiseau, même si je dors mal, souffre souvent de maux de tête et ai peu d'amis. N'est-ce pas un peu autiste, tout le monde ? Donc, je suis aussi un peu expérimentateur. J'explore la vie. Et cela a aussi une certaine pertinence pour cette histoire, qui se déroulerait aujourd'hui.

Comme il fait toujours frais à l'extérieur la nuit ! On ne devrait pas dormir quand la nuit tombe ! Comment tout cela, comme les arbres, le ciel et les étoiles, se produit-il ? Incompréhensible. Tout est un miracle, comme l'a dit Kafka. L'être éternel, qui a créé tout de rien - sans défier les lois de la logique éternelle - devrait recevoir une médaille.

Je visualisais maintenant dans mon imagination l'être éternel en costume bleu devant Carl XVI Gustav, recevant une médaille dans le hall d'échange. Puis je me suis réveillé et j'ai entendu le bus grogner en montant la colline vers mon arrêt de bus. J'ai commencé à courir. À bout de souffle, j'ai réussi à monter dans le bus, où - à cette heure matinale - j'étais le seul passager à l'exception du conducteur, un homme noir, rond, qui souriait et conduisait pendant plusieurs minutes le long de Viktor Rydbergsgatan, la tête tournée vers moi où je m'étais assis deux rangées derrière lui. "Levés tôt ?" a-t-il demandé. Son visage avait une expression vive comme si le jour était déjà levé. "Oui, eh bien," ai-je dit bêtement. Après cela, rien de plus n'a été dit.

Je ne savais pas, et c'est bien sûr quelque peu surprenant, ce qui m'avait poussé à me lever si tôt et encore plus à quitter mon domicile si tôt. Mon travail de gestionnaire de dossier au Conseil d'administration du comté ne commençait qu'à 9h00 le matin, et il n'était même pas 4h00 à ce moment-là.

La lumière des lampadaires tournait en partie et éclairait en partie l'intérieur du bus, rythmiquement. Le moteur gémissait et grognait. Je pensais que c'était un bus moderne, mais restait vraiment désagréable. Il semblait toujours que les légèrement doués étaient chargés de

développer les transports publics ! Eh bien. Au moins, c'était un bus électrique ! Quand ils conduisaient un bus à essence sur le même trajet, je vérifiais toujours où pendaient les petits marteaux rouges que l'on pouvait utiliser pour sortir du bus à la seconde même où il s'était écrasé et pris feu.

Maintenant j'ai appuyé sur le bouton rouge sur le poteau devant moi et je me suis préparé à descendre à Brunnsparken. Mais le conducteur n'a pas arrêté. Il a calmement dépassé l'arrêt de bus et a continué avec le vacarme du bus vers le port.

J'ai crié :

"Mais arrêtez !"

Une fois de plus, le conducteur a tourné son visage vers moi et a souri.

"Ça va aller, mon pote," a-t-il dit, et alors que les poils de mon cou se dressaient soudainement et que ma bouche se sentait complètement sèche, j'ai réalisé que c'était maintenant mon tour. J'avais été chanceux si longtemps. Mais ce matin, c'était à mon tour de connaître un incident.

Le bus continuait vers le quai de pierre et Viking, le voilier, mais a tourné et a réussi à diriger vers Drottningtorget. Je me suis levé de mon siège au milieu du bus et j'ai rapidement attrapé les barres de maintien, me dirigeant vers le conducteur, qui était bien protégé derrière un épais plexiglas incolore, derrière lequel il manœuvrait maintenant et faisait des mouvements vigoureux pour se rendre rapidement là où il devait aller. Les pneus crissaient et le bus tremblait. Je n'avais aucune

idée qu'un bus électrique pouvait atteindre une telle vitesse, qui semblait proche du supersonique dans mon état embrumé. Le moteur sifflait et hurlait, et l'homme noir était complètement concentré sur la conduite du bus à travers les rues vides de la nuit. Je me suis accroché au plexiglas et j'ai essayé de le déloger, tout en criant : "Arrête, espèce de bâtard !!!"

Le bus s'est arrêté brusquement près de la station de taxi de la gare centrale, où il n'y avait pas une seule voiture à ce moment-là.

Le conducteur ouvrit les portes du bus en appuyant sur un bouton vert sur le tableau de bord. Je me tenais tout près, derrière le plexiglas de la cabine du conducteur. Sur le blazer de l'homme, un bleu, il y avait une plaque nominative dorée avec son nom dessus. Anton Radlieu. Anton semblait faire partie de ce groupe de personnes qui traversent la vie avec un sourire constant, et il souriait maintenant en disant :

"Ne vous inquiétez pas. Regardez là-bas ! Voici le "Black Express". Prenez ça ! Ça vous emmènera dans un voyage que vous ne regretterez jamais." Il cherchait autour de la petite cabine son propre manteau, suspendu derrière lui sur un petit crochet chromé.

"Si vous avez quelque chose de plus important à faire, bien sûr, vous ne devriez pas y aller. Mais vous ne le regretterez pas, je vous le promets." Il souriait encore plus largement et son regard ne vacillait pas tandis qu'il enfilait son manteau, faisant quelques exercices d'épaules.

"Hasta la vista !" ajouta-t-il triomphalement. Je suis descendu du bus et me suis tenu à nouveau devant

le Black Express, sur le panneau supérieur était visible le mot "Affrété".

J'ai enroulé mon long manteau de juriste bleu autour de moi, et, frappé par une curiosité spontanée, j'ai fait quelques pas vers l'autre bus, le Black Express, quand j'ai remarqué, par ma vision périphérique, que le conducteur de bus traînait près de son bus et s'adossait au phare gauche. Je me suis retourné et me suis arrêté au milieu de la rue, à environ dix mètres de l'homme noir en uniforme de bus, qui allumait maintenant un cigarillo avec un petit briquet, et je suis resté là un moment à le fixer. Il a levé la main avec le briquet et m'a fait un signe, tout en prenant les premières bouffées.

Sur sa tête, il portait une petite casquette de marin avec un logo, très de travers. Si coquet, pensais-je, attribuant cette coquetterie au fait que l'homme était noir et appartenait peut-être aussi à une minorité sexuelle. "Eh bien," dis-je en revenant vers lui, à travers l'asphalte noir, tandis que ma vision périphérique remarquait qu'un taxi arrivait de l'est et se garait dans l'une des places de taxi un peu plus loin, à côté du quai un. "Je sais que c'est ridicule, et que vous ne me le direz probablement pas, mais ne pouvez-vous pas au moins me donner un indice sur ce que tout cela signifie ?"

"Non, je ne sais pas pourquoi les gens se lèvent au milieu de la nuit et montent dans un bus...", a-t-il dit, et sa prononciation était claire et concise, comme le son d'une petite cloche qu'on voit sur des chèvres dans certains films, où la chèvre fait plus partie de la famille. "Donc vous voulez dire que toutes les personnes qui prennent le bus la nuit, vous les conduisez à toute vitesse vers la gare centrale et les dirigez vers un bus affrété ? Anton !" ai-je demandé avec une immédiateté qui m'a

surpris, mais qui devient facilement le résultat de toute façon de la cordialité programmatique. "Non, seulement celles que je suis ordonné de transporter ainsi."

"Ordonné ?"

"Oui," a déclaré le travailleur de nuit fumant le cigarillo, "dans l'oreillette."

"Dans l'oreillette ?"

Tout à coup, le Black Express a klaxonné, et lorsque j'ai tourné la tête dans sa direction, j'ai vu qu'il avait également allumé une lumière d'ambiance, si bien que je pouvais voir l'intérieur du bus. Il était vide, à l'exception du conducteur, qui, comme le collègue avec qui je venais de parler, semblait même de loin - peut-être cinquante mètres - noir.

"Dépêche-toi maintenant !" a dit le conducteur avec le cigarillo, qui avait juste éteint la fumée contre le phare de son bus, puis, avec deux sauts rapides, a embarqué à nouveau.

"Ne manque pas le bus !" cria-t-il, tandis que les portes se claquaient de manière saccadée comme ne le peuvent que les portes de bus, comme intoxiquées ou influencées par la cocaïne.

Stupéfait, je regardais maintenant d'un bus à l'autre, et - probablement parce qu'il faisait nuit, et parce que personne ne savait ce que je faisais dans l'obscurité de ma propre ville (sauf les conducteurs), j'ai couru avec des pas légers après et autour du Black Express, où toutes les portes étaient ouvertes. J'ai glissé par la porte arrière et me suis affaissé sur le premier siège de bus recouvert de moquette, dans l'avant-dernière rangée. Les pierres précieuses ont des noms si beaux. Cette

pensée a tourbillonné dans ma jeune et fraîche conscience alors que je m'enfonçais plus profondément dans le siège étroit du bus, le bus accélérant plus dans les virages. Il me semblait que le conducteur, dont le visage noir n'avait été qu'un aperçu fugace de l'extérieur avant que je monte dans le bus, prenait plaisir à avoir la ville, les rues, le bus et moi entièrement pour lui. Le bus volait pratiquement en avant. Comme il était merveilleux de rouler avec un conducteur de bus compétent. Le plaisir de prendre le bus est si doux, si étiré dans le temps, si riche et excitant, offrant tant de moments beaux et inattendus, qu'on pourrait dire que chaque trajet de bus, entre les mains d'un conducteur maître, est comme un fil de diamants, d'émeraudes ou d'opales.

Je réalisais que j'étais somnolent, paradoxalement alors que j'étais pratiquement ENLEVÉ. Mes paupières devenaient de plus en plus lourdes. Les maisons de chaque côté des grandes fenêtres courbées du bus furent remplacées par les murs du tunnel et des viaducs de béton expansifs. Une voix dans le haut-parleur du bus annonçait à tous dans le compartiment noir comme du charbon : "Interdiction de fumer !"

Heureusement, ma main serrant maintenant l'accoudoir en vinyle repliable du siège de bus, je pensais que je pouvais dormir jusqu'à Borås, même si je n'avais aucune idée si le bus allait même à Borås. Je n'ai aucun sens de l'orientation du tout.

Le bus continuait alors sur une route de campagne à deux voies avec des barrières de câbles, une route qui traversait des collines vallonnées. Aucun lampadaire n'était visible maintenant, donc je conclusai que nous avions déjà quitté Göteborg. Mon admiration pour le conducteur de bus atteignait alors des sommets

astronomiques. J'enviais le conducteur et pensais que ma vie entière était une perte. Pourquoi avais-je choisi de rester assis à pourrir en tant que fonctionnaire au Conseil d'administration du comté, à traiter des problèmes de stationnement, quand on pouvait filer sur les routes de la campagne dans un monstre Greyhound ? Certes, j'avais mes sorties du dimanche dans les banlieues - ou la Zone comme on l'appelle - où je cherchais toujours à aller voir du roller derby, la grande et unique joie et vice de ma vie. Comme il était merveilleux de voir les filles s'agripper à la taille des autres et se lancer en avant dans le jeu !

Je me suis ensuite plongé dans un étrange sommeil. Pour être sûr, je suis quelqu'un qui, même dans des circonstances normales, aime dormir et rêver. Je dors généralement longtemps, environ dix heures par jour. Mais depuis plusieurs mois, j'avais du mal à m'endormir, et mon sommeil s'était détérioré de plus en plus. Mes méthodes habituelles pour éviter de rester éveillé ne fonctionnaient plus. J'essaie presque tout quand je ne peux pas dormir, sauf les médicaments, bien sûr. Je déteste les médecins et les médicaments ! Lorsque le bus ralentit soudainement avant un virage inutilement serré, qui était probablement le début de l'entrée d'une petite ville ou quelque chose comme ça, je me suis réveillé - étourdi - et j'ai jeté un coup d'œil à ma montre Regal, qui a des aiguilles auto-lumineuses et radioactives, et j'ai vu qu'il était maintenant 05h12. J'avais l'impression d'avoir "fugué" bien plus longtemps. Mes pensées tourbillonnaient d'un sujet à l'autre, et j'avais même le temps de penser que j'avais vraiment beaucoup à considérer, dans la nouvelle situation dans laquelle je me trouvais, oui, beaucoup plus que je n'avais le temps de considérer en ce moment. Quelle différence ! Parfois, vous n'avez à peine rien à réfléchir, vous vous

laissez simplement porter par le rythme calme du temps, et rien d'étrange ne vous arrive pendant plusieurs jours, même des mois, puis soudain, tout arrive à la fois, comme lorsque vous obtenez tout le ketchup sur votre visage, quand vous êtes assis et pressez la bouteille de ketchup chez Burger King à Angereds Torg. Le bus s'est arrêté brusquement. J'ai remarqué que nous étions arrêtés sur le côté de la route. Le conducteur avait un rare talent pour manœuvrer son énorme bus rugissant avec une grâce qui aurait ébloui le roi lui-même. La lumière s'est allumée dans la cabine et j'ai ajusté ma position dans le siège, de sorte que je sois maintenant assis plus droit, et avais une vue dans toutes les directions. Au début, rien ne se passait. Le bus se tenait juste là, penché à droite, et tangotant. Le moteur s'est éteint. Il faisait maintenant clair dehors, et l'horloge approchait de 08h00. J'ai vu le conducteur quitter son siège et descendre. Pour fumer, bien sûr. Maintenant soudain - pensais-je avec une touche de paranoïa - tous les conducteurs de bus semblaient fumer. Sauf qu'ils étaient noirs. Alors j'ai fait un mouvement mécontent à cause du voyage interrompu, sortant de mon siège et pensant aussi que j'allais descendre du bus, pour explorer ici à la campagne. Puis le conducteur est revenu dans le bus, a tendu la main vers son panneau de contrôle. D'un petit geste doux, il a cliqué sur le levier, de sorte que la porte latérale à côté de mon siège s'est ouverte avec un coup. L'air frais s'est engouffré dans la carrosserie du bus et m'a soulagé. Pourquoi n'étais-je pas plus hystérique, quand j'étais enlevé, après tout ? Ou n'étais-je pas enlevé ? Je suis monté dans le bus volontairement, n'est-ce pas ? Mais cela ne me semblait pas ainsi. D'une manière ou d'une autre, je devais encore être contrôlé ? Je ne serais jamais monté dans un bus que je n'avais jamais l'habitude de prendre, si quelqu'un ne m'y avait pas forcé ? Je pensais que je ne comprendrais jamais cela, à moins de découvrir

qui étaient vraiment les conducteurs... Donc maintenant, en descendant du bus sur le sol, constitué d'herbe fanée, j'ai concentré toute mon alerte sur le conducteur qui se tenait en train de fumer dans la fraîche matinée d'octobre, quelque part sur les routes montagneuses de l'ouest de la Suède, entrecroisées de vastes champs humides d'automne.

"Bonjour !" L'homme, dont le visage était plus petit et plus acéré que le précédent, me fit un signe. "Que faisons-nous ici ?" demandai-je.

"Mm," le conducteur ajusta sa cravate avec un petit sourire. Ses lèvres enroulaient la cigarette. "Nous mm ... attendons les autres. Je m'appelle Oswald. Oswald Hendersson."

À l'est, un soleil endormi se levait et une bande de corbeaux se régalaient de quelque chose dans le champ à côté de moi. La route était longue et droite, des voitures passaient dans les deux voies. Je fixai le sol, essayant de cacher une chaussure dans l'ombre de l'autre. Je faisais tanguer le bus avec une main, ou du moins j'essayais. "Les autres ?"

"Ouai," dit l'homme avec un accent de Göteborg. "Nous en avons plusieurs comme vous." Ces mots m'ont fait extrêmement peur. Soudain, j'ai eu le sentiment que je ne rentrerais jamais chez moi. À ce moment, j'ai pensé à ma petite maison, à la nourriture dans le frigo, à une peinture accrochée au-dessus de mon lit, peinte par ma sœur et qui me laissait un peu sceptique.

"Non," dis-je. "Je rentre chez moi maintenant. À la maison."

Avec cela, j'ai fait quelques pas et me suis préparé à quitter le bus, me dirigeant vers l'arrière, dans la direction d'où nous venions, le long du bord de la route,

pour atteindre une zone plus ouverte où je pouvais faire du stop.

Le petit homme au visage noir, aux mains noires, aux cheveux frisés et en uniforme de bus ne dit rien au début, mais écrasa simplement la cigarette contre la lumière du bus, puis jeta le mégot sur la route, où un Volvo ressemblant à un tank passa dessus. Puis il hocha la tête, s'essuya le dos de la main contre son petit nez aigu, et dit,

"À bientôt," et monta dans son bus. Après une minute, le Black Express avait disparu et s'est évaporé dans la ligne d'horizon de brume bleue sombre. Je me tenais sur une route des champs solitaire, dont je ne connaissais pas le numéro, et fouillais dans ma poche pour mon portable, qui était à 43 % de batterie, et faisais défiler vers un symbole de TAXI.

Soudain, je remarquais qu'une petite Mazda rouge s'était arrêtée à mes côtés. Presque à contrecœur, je vis une fille aux longs cheveux noirs, vêtue d'un pull angora à carreaux rouges, au volant.

"Salut !" cria-t-elle en baissant la vitre avant par une manœuvre invisible.

"Salut !" dis-je, abaissant mon téléphone à hauteur de taille.

"Où vas-tu ? Tu as l'air vraiment perdu..." Je passai rapidement une main dans mes cheveux. Bien sûr, j'avais dormi dans le bus.

"Pas de problème," dis-je. "Je vais à Göteborg. Mauvaise direction."

Elle sourit, leva la vitre, et se prépara à partir. "HEY !" criai-je, craignant soudain la solitude là-bas

dans le champ, car je ne voyais aucune autre voiture venant dans les deux sens.

La Mazda s'est arrêtée, à trente mètres. J'ai couru vers elle et demandé, "Excusez-moi..." et alors que la fille aux cheveux foncés, mignonne, avec des coins de bouche étrangement relevés, baissait à nouveau la vitre, je dis, "Je ne sais pas où je suis. Où sommes-nous ?" "Entre Tibro et Karlsborg," dit-elle laconiquement. "Quoi ??"

C'était incroyablement loin, près du lac Vättern. Aucun bus ne pouvait nous y avoir amenés si rapidement, pensais-je. Puis il me vint à l'esprit que cela serait un taxi très coûteux, tout le chemin jusqu'à Göteborg depuis Tibro.

"Où allez-vous ?" demandai-je.

"À Karlsborg. Je travaille là-bas, dans un bureau d'une entreprise qui s'occupe d'entrepôts." "Je vois," dis-je.

Encore une fois, je regardai les champs, où quelques hirondelles faiblement éclairées par le soleil s'asseyaient dans un vieux champ de blé, cherchant des insectes. C'était une journée humide, avec une brise du sud sous un pâle soleil, et je pensais pouvoir sentir des restes de soufre en provenance de Pologne. Après une quinte de toux, j'ai décidé de partir avec la fille à Karlsborg et je suis monté dans la voiture. Mon téléphone s'est glissé dans l'obscurité de ma poche intérieure. Dès que je fus assis dans la voiture, je remarquai que nous étions juste à côté d'un pâturage, et je demandai à la fille, qui se présenta rapidement sous le nom de Klara, d'attendre un peu près d'un cheval qui s'était libéré des autres et se tenait très près de la haute clôture blanche.

J'étais encore à moitié endormi, comme si quelqu'un m'avait versé une potion soporifique, mais mon esprit semblait affûté, presque trop affûté, si bien qu'en ce moment, j'avais l'impression de pouvoir percevoir les pensées du cheval, à l'intérieur de cette belle tête, noire avec une crinière qui flottait dans le vent de plus en plus acéré venant de l'ouest, où quelques nuages sombres révélaient aussi leurs intentions. Le cheval semblait aussi avertir. C'était comme s'il me disait : "Fais attention, fais attention !" J'ai prétendu ne rien remarquer, repoussant tous les présages, et j'ai jeté un coup d'œil à la fille, qui souriait malicieusement et curieusement. J'ai toujours eu l'habitude de jeter des coups d'œil aux gens plutôt que de les regarder dans les yeux. Je ne sais pas pourquoi. "Étrange cheval," dis-je simplement, et décidai avec un geste emprunté à un mauvais film qu'il était temps pour Klara d'accélérer.

"Karlsborg ensuite !" tenta Klara, pour rattraper ma bonne humeur avec sa bonne humeur forcée. Elle accéléra rapidement la vieille voiture à essence à 110 kilomètres par heure. Nous avons dépassé un arrêt de bus où se trouvaient plusieurs vélos. Ah, pensais-je. Les gens vont ici vers Skövde. Mais je ne dis rien. Comme Klara était petite et courte, et très mignonne aussi, elle avait fait glisser les sièges avant, qui étaient connectés, vers l'avant de quelques crans sur les rails en métal du sol, sur lesquels les sièges reposaient, et moi, avec mon 186 cm, avais du mal à mettre mes jambes. J'ai donc essayé de reculer un peu mon dos. En faisant cela, j'ai appuyé ma main gauche contre la boîte à gants, qui s'est alors soudainement ouverte parce qu'un ressort de verrou s'est mis en place. De la boîte à gants, quelques horaires de bus tout neufs tombèrent de manière incontrôlée. Ce n'étaient pas des horaires ordinaires, pourtant. Imaginez ma surprise ! En haut d'eux se

trouvait un logo stylé dans une police moderne qui disait
:
BLACK EXPRESS

Je jetai les horaires et me retournai vers la belle Klara, qui ralentissait lentement la voiture jusqu'à nous arrêter. Pendant un moment, nous restâmes silencieux. La colère monta en moi et je vis - pour la première fois ce matin - rouge. Je pouvais supporter beaucoup de choses ! Le monde pouvait être mystérieux, mais les relations humaines devaient avoir une certaine compréhension diabolique ! - pensais-je. Mes mains saisirent rapidement et résolument son cou, comme si elles n'avaient jamais rien fait d'autre. Ses petits yeux noisette s'élargirent de peur. Puis ils se fermèrent, et quelques minutes plus tard, la jeune fille était allongée sans vie dans le siège conducteur. Je sortis de la voiture, essuyai la sueur de mon front.

Après un moment - lorsque j'ai encore une fois, douteusement, confirmé la mort en écoutant le pouls de la fille à travers sa chemise - je laissai la petite voiture sur le bord de la route. Après avoir inspecté les nuages multicolores et très beaux de pluie menaçants, venant de l'ouest, je marchai - en jetant des coups d'œil autour de moi - les peut-être deux cents mètres jusqu'à l'abri de bus que nous avions dépassé. Là, dans un fouillis de fougères, je saisis un vélo déverrouillé du type plus anonyme, et, enveloppé dans une légère cape de pluie bleu clair, également trouvée dans le petit abri de bus, je pédalai vers Skövde sous la pluie. Il était déjà 11h30 du matin.

À Skövde, je montai dans un train, et fus extrêmement surpris de voir que les trains circulaient et que les gens bougeaient et parlaient comme d'habitude, avec un meurtrier parmi eux. Cela semblait vraiment inhabituel.

Pendant le voyage, un enfant attrapa ma jambe de pantalon et me parla d'une voix forte :

"Tonton est gentil ?"

La mère de l'enfant accourut et prit l'enfant, avec des mots tombant de sa bouche comme une chaîne en métal d'un trou :

"Tu comprends que tonton est gentil, n'est-ce pas ?"
À côté de moi sur le siège se trouvait un vieux roman policier des années 1950, une trouvaille d'une brocante que quelqu'un avait oublié là. Il s'appelait "Maison de l'Horreur."

J'étais étonné de la rapidité avec laquelle il était écrit en le feuilletant.

Sans d'autres incidents, mais conscient que le petit enfant d'un banc dans le train un peu loin me regardait avec de grands yeux, le train finit par arriver à la gare centrale de Göteborg, et la locomotive électrique - l'une des 400 en Suède - s'arrêta là d'un coup sur le quai 3. De la gare centrale, je pris le bus 60 jusqu'à Johanneberg, où je vis.

De retour chez moi dans le petit appartement à Göteborg à nouveau, mon portable sonna pour la première fois de la journée et il s'est avéré que c'était mon cousin, Ronaldo, qui m'informa que mon oncle Cantrell von Hök m'attendait à l'hôtel Canal à Karlsborg depuis deux heures.

Ainsi, tout le spectacle s'est avéré être juste... un spectacle. Une FARCE. Tout avait été orchestré par l'oncle Cantrell, qui, contrarié par ce que son informateur rémunéré, Mme Rosenstedt dans l'appartement en dessous du mien, lui avait dit sur mon existence

misérable en tant qu'agent de stationnement au Conseil administratif du comté, avait décidé d'avoir une conversation avec moi. Comme mes deux parents étaient morts depuis que j'étais jeune, mon oncle avait toujours - au milieu de son propre excentricité et de sa vie de romancier Harlequin - ressenti une certaine responsabilité envers son neveu. Peut-être pouvait-il me trouver un meilleur emploi.

La tragédie de l'épave de voiture en feu et de la personne décédée, qui s'est révélée être la sténographe de Cantrell, Klara P-n., dehors à Tibro, n'a jamais été résolue. Ni le vol de vélo. Je n'ai jamais trouvé le propriétaire du magazine policier "Maison de l'Horreur" que j'ai lu dans le train. Et Mme Rosenstedt a étonnamment déménagé rapidement de l'appartement en dessous, d'où plus aucune odeur trompeuse de rôti de dimanche brûlé ne viendrait pour inciter quelqu'un à se plaindre et à socialiser.

En fait, c'est incroyablement agréable d'avoir des proches qui se soucient. Mais je ne vois plus mon oncle Cantrell non plus. On dit qu'il réside à Majorque. Je vis encore dans mon petit mini-appartement, et j'ai mon travail ennuyeux au Conseil administratif du comté, qui est si ennuyeux que je dois ajouter un peu de piment en écrivant des histoires d'horreur palpitantes la nuit.

Droits d'auteur © Kaj Bernhard Genell 2025